

*15 novembre, 10h*

J'imaginai Mark Benson, d'humeur joviale, traversant d'un pas pressé les couloirs du bâtiment D, pôle financier du F.B.I. Il aurait passé un excellent week-end : partie de pêche entre amis, barbecue et soirée détente dans sa maison calme du New Jersey. Ressourcé, il se sentirait prêt à affronter les tracasseries quotidiennes avec détermination.

Il devait profiter de cette période où les médias évoquent à longueur de journée les exploits de petits hackers attaquant des sites web, le plus souvent sans défense véritable et sans enjeux majeurs, si ce n'est le buzz que cela générera sur la toile. L'effervescence est à son comble dans le milieu des adolescents qui, dans la pénombre faiblement éclairée par le reflet de leurs écrans, occupent des heures innombrables à essayer de contourner les protections que l'industrie de la sécurité informatique vend à prix d'or à ses clients paniqués. Quant à savoir de quel côté se trouve la réelle compétence, cela mérite débat.

Depuis que des événements récents ont mis à jour des fuites d'informations au pentagone et les ont attribuées à des cyberpirates, le président des États-Unis a déclaré une guerre sans merci à cette forme de délinquance, sournoise, mais en nette croissance. Un militaire sera traduit devant la cour martiale, un éditeur de site d'information se trouve englué dans des sales histoires de mœurs et si les faits ne portent pas le sceau de la CIA, son ombre plane quand même sur cette affaire.

Et puis il y avait ce projet de filtre planétaire, un grand filet pour surveiller, traquer les données et mettre fin, dans leurs espoirs du moins, à l'âge des hackers.

La bonne nouvelle, pour Benson et ses collègues, c'est que les budgets avaient suivi les discours de la Maison-Blanche, et ils y voyaient une bonne occasion d'équiper les équipes d'un matériel perfectionné, mais extrêmement onéreux.

Mais la réalité des opérations se heurtait souvent à l'incompréhension des administratifs et loin de son terrain d'action préféré, Benson devait se battre pour débloquer ses commandes auprès de gratte-papiers chargés, pour leur part, d'une autre guerre, lancée contre les dépenses de l'État. Sur ce que j'ai pu lire au gré de mes visites importunes dans les boîtes mail des gens du F.B.I., le phénomène est courant.

Il n'avait manifestement aucun goût pour ce genre de sujets, Benson, c'est le genre de type à aimer l'action, le terrain, la traque. C'est un chasseur, le gros, un pisteur, et il aurait été aussi bien au narcotiques ou à l'immigration.

Il tenait absolument au matériel qui faisait l'objet de toutes ses attentions, et il considérait donc que cela valait bien une intervention. Grâce aux largesses de la présidence, il avait pu faire l'acquisition d'un équipement rare et terriblement efficace : des appareils pour scanner les signaux des téléphones mobiles et des ondes *WIFI*, des *analyseurs de protocole* perfectionnés, des bijoux de caméras miniatures à haute définition, des micros, et de redoutables boîtiers de décryptage, tout un arsenal créé pour la C.I.A. et pour lui par une

petite entreprise de Boston, du travail d'orfèvre réalisé par d'authentiques génies de l'électronique.

En fermant les yeux, je peux voir la scène d'ici.

Il a pénétré dans le bureau de Jack Denilson, son papier à la main, l'a salué brièvement, puis il a exhibé sa feuille.

— Jack, dit-il, ceci est une commande, exécutoire sur les crédits du 5 novembre, et sur laquelle j'ai un souci. Elle a été passée sur le système informatique par l'un de mes collaborateurs voici deux mois, je l'ai validée sur ce système le jour même, et depuis, elle apparaît comme étant chez vous. J'ai écrit plusieurs fois au fournisseur et il m'a répondu n'avoir rien reçu. Ça ne peut pas durer, Jack nous avons besoin de ces appareils pour toutes les opérations que l'on nous demande en ce moment, les gars doivent travailler avec rien, et ce matériel, c'est la clé d'au moins trois affaires sur quatre. Tu ne te rends pas compte, Jack, on ne commande pas ce genre d'instruments comme des ramettes de papier. Ce sont des équipements conçus pour la CIA et pour nous, exclusivement, en petites unités, réclamant une technologie de pointe et fabriqués en tout petit nombre. On doit chouchouter ces fournisseurs parce que sans eux, on ne peut pas se battre à armes égales avec les cybercriminels.

— Tu es bien remonté, Mark. Je comprends ton souci, mais nous avons tous les nôtres, et ils n'ont pas le même nom. D'ailleurs, tu tombes bien, j'allais venir te voir car nous avons également un problème grave. Il y a quelques jours, nous avons perdu un des cinq comptes en banque que nous utilisons quotidiennement. Vidé, d'un coup ! Nous avons lancé une demande d'enquête et jusqu'à ce jour, rien. Mais ce matin, j'ai reçu un appel d'un de tes enquêteurs qui m'a expliqué que les fonds ont été versés à diverses associations caritatives.

Surpris, Mark Benson demanda quelques détails et promit de s'intéresser de plus près à la question.

— Ça concerne de grosses sommes ?

— Plus d'un million de dollars.

Mark Benson grimaça. Cette affaire se présentait mal, il allait encore devoir fournir des explications avant d'en avoir lui-même. Il en allait toujours ainsi dans son métier : il fallait rassurer vite tandis que les enquêtes duraient souvent des mois ou des années.

— Du coup, Mark, nos commandes en cours sont bloquées jusqu'à ce qu'on puisse rectifier tout ça.

— Et pour la mienne, elle date d'avant ce problème, non ? Demanda Mark, désabusé, et qui voyait déjà s'enfuir tout le bénéfice de son week-end de détente.

— Je vais regarder.

Jack Denilson a mit ses lunettes, prit délicatement le papier que lui tendait Benson et l'a observé avec attention.

— Oui, oui, dit-il. Traceurs, scanners hertziens, analyseurs haute capacité, micro caméras IP, je me souviens très bien. J'ai signé cette commande il y a un moment déjà.

— Impossible, l'ordinateur prétend qu'elle est toujours bloquée chez toi.

— Non, il se trompe.

Denilson s'activa sur le clavier de son ordinateur et quelques instants plus tard, il dut admettre que le système comptable donnait raison au directeur des opérations cyber crime du F.B.I.

— Je ne comprends pas, avoua t-il, c'est vraiment étrange, toutes ces anomalies ces jours-ci.

Très agacé, Benson arracha la commande imprimée des mains du financier et chercha le numéro de téléphone du fournisseur. Il l'appela et tomba sur une assistante l'informant de l'indisponibilité de son patron.

— Trouvez-le-moi, insista Mark Benson, et demandez-lui de me rappeler dans la minute.

Il rappela dans la minute.

— Matthew, où es ma commande ? demanda Benson. Je suis dans le bureau du directeur financier et il me dit l'avoir signé il y a des semaines.

— Bien sûr, elle a été livrée il y a plusieurs jours.

— Je n'ai rien reçu. Et pourquoi dans ce cas m'avoir dit par email que vous n'aviez pas de nouvelles de cette commande.

— Pardon ? Je n'ai jamais écrit ça. Au contraire, je vous ai envoyé un message pour que vous me confirmiez l'adresse de livraison que je trouvais un peu exotique, chez un transporteur dans l'Arkansas.

— Et je vous ai répondu ?

— Oui, par la messagerie sécurisée, comme d'habitude.

— Donnez- moi l'adresse ! ordonna Mark Benson.

Le téléphone coincé entre sa tête et son épaule, il fit signe à Jack Denilson de lui passer un crayon. Sur un coin de la commande, il inscrit le nom du transporteur qui avait, en principe, dû recevoir son matériel. C'est alors qu'il prêta attention au stylo bleu acier qu'il tenait dans sa main.

Il raccrocha brusquement.

— Jack, demanda-t-il, d'où tenez-vous ce stylo ?

— C'est un cadeau d'entreprise, on a reçu ça ces jours-ci, on en reçoit souvent de la part de fournisseurs qui veulent s'attirer nos bonnes grâces.

— Nous ?

— Oui, tout l'étage en a eu un, dans une jolie enveloppe à son nom.

Mark Benson sentit un poids énorme sur son crâne.

— Tu peux me dire ce qu'il y a écrit sur le stylo ?

— Oui, je l'ai devant les yeux à longueur de journée. Ylian Estevez, transport de fonds. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que tu t'es trompé, Jack. Ton problème est mon problème, ils portent le même nom : Ylian Estevez.

Sans donner d'autres explications qui s'avéreraient de toute façon inutiles, il fonça à l'ascenseur et attendit fébrilement d'atteindre son sous-sol. Là, il avisa l'un des jeunes collaborateurs spécialisés qui travaillaient dans équipe.

— Norman, je veux tout savoir sur ce stylo. Qui l'a fabriqué, par qui il a été commandé, payé, tout. Et je veux aussi que vous appeliez la société de transport que j'ai noté sur cette commande, c'est elle qui a été livrée par cet abruti de Matthews.

Mark Benson s'est enfermé dans son bureau et a tenté de libérer son esprit de l'obsédante affaire qui lui tombait dessus. Des fonds du F.B.I avaient été détournés devant son nez et une de ses commandes portant sur du matériel ultra perfectionné avait été volée. Le préjudice n'était pas tant financier que technique car un tel matériel entre de mauvaises mains pouvait s'avérer terriblement dangereux, et les mains qui l'avaient dépossédé de son trésor étaient les plus redoutables qui soient.

Il entreprit de rédiger une feuille de route pour lancer ses plus brillants éléments sur cette affaire. Il terminait à peine lorsque le jeune Norman entra.

— J'ai vos informations, patron.

— Allez-y, Norman, annoncez-moi les dégâts.

— La société de transport a reçu ordre de livrer le colis qu'ils ont reçu la semaine dernière au Mexique. On a cherché la trace mais pour le moment, on ne l'a pas trouvée.

— Et on ne la trouvera sans doute pas. Continuez, Norman.

— Les stylos ont été réalisés par une petite société de marketing à New York. Ils ont reçu une commande par Internet et ont effectué la livraison ici, dans des enveloppes nominatives suivant un fichier qu'ils ont reçu en même temps. J'ai recherché le nom, c'est une fausse identité, un certain Charlie Brown.

— L'enfoiré. On a donc perdu sa trace.

— Ah, pas sûr, patron, s'enthousiasma Norman. La société de marketing dispose d'un système de vérification des cartes bancaires, et la carte est valide, ce qui signifie que les stylos ont été achetés par quelqu'un qui dispose d'une vraie carte et d'un vrai compte en banque, qui plus est, aux États-Unis.

Jack Benson ouvrit son portefeuille.

— Vous avez le numéro de la carte, Norman ?

— Oui patron.

— Elle se termine par les chiffres 4387 ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que c'est la mienne, imbécile, hurla Mark Benson en lui jetant sa Mastercard au visage.

Rien ne dit que les choses se sont passées comme ça, mais au vu des résultats, c'est ainsi que je les imagine. J'aime bien mettre en scène le désarroi de mes petits amis de Washington, je trouve ça plus vivant. Bien sûr, ce n'est qu'un journal, mais si je ne devais recenser que les faits, il serait aussi ennuyeux que ces grandes feuilles de papier qu'on lit dans le métro, enfin, qu'on lisait, maintenant, il y a l'Ipod, il y a Kindle, il y a tant de moyen pour savoir sans se tâcher les mains.

Ce qui m'intéresse, c'est plutôt de les révéler, de mettre en situation les personnages, de décrire leurs environnements, leurs erreurs, leurs travers. Raconter les faits, voilà l'objet de ce journal, c'est un compte de faits. Mais ne vous y trompez pas, vous n'y trouverez pas de princesse et d'enchanteurs, le décor, c'est le net, et sur cette immense bande passante, il y a les *users*, vous, ceux qui veulent se faire un max de fric, eux, ceux qui protègent les avides, eux aussi, et puis nous, les hackers, les empêcheurs de penser en rond, la friture sur la ligne, le coucou dans le nid, tout ce qui pique les canapés de leurs plats sans avoir été invité au banquet.